



PAGES RETROUVÉES

SON-TAY, LE SALTIMBANQUE



U temps où les *Pavillons Noirs* tenaient encore le Tonkin, un de leurs repaires les mieux fortifiés était la Ville de Son-Tây. A l'abri des murs, au fond de geoles infectes, vivaient de nombreux prisonniers...

Vivaient et mouraient surtout ; car, en gens très pratiques, les pirates servaient à leurs détenus plus de rations de coups de rotin que de rations de riz..... Une tête de poisson décharnée, un morceau de lard rance étaient pour eux un rêve longtemps caressé et dont la réalisation coïncidait, la plupart du temps, avec la fin de leur captivité.

Non vêtus ou affublés de quelque vareuse en loques, de quelques débris de pantalon arrachés, sur le champ de bataille, à un soldat mort, la cangue de bois dur au cou, lourde et embarrassante, les captifs, lorsqu'ils ne faisaient pas de pénibles corvées, restaient, de nombreux jours, allongés sur un reste de natte pourrie de vermine et d'humidité, les pieds pris dans la lunette d'une massive barre de justice.

Pas de nourriture, pas de mouvement. Les uns s'étiolaient, pâlis sous le bistre de leur teint ; d'autres crevaient, tels des chiens faméliques rivés à leur chaîne ; d'autres, enfin, s'atrophiaient, comme les plantes privées d'eau et de lumière.

Ratatiné, rapetissé, rentré en lui-même, contrefait, rabougri, édenté, borgne d'un œil et l'autre perdu sous des paupières flasques et tombantes, sans cheveux ni sourcils, les doigts de pied usés, la tête dans les épaules, les épaules dans le dos, et, sur le tout, qui était, peut-être, le cou — une callosité — devenue presque une bosse — causée par le poids et les frottements de la cangue, horrible,

difforme, nabot, tel était Nguyễn-van-Luc, prisonnier des pirates depuis une dizaine d'années.

Depuis qu'ils l'avaient capturé, lui le lazzarone des rizières, le nomade errant par les sentiers à la recherche d'une écuellée de riz, il n'avait sans doute jamais revu le grand jour.

Auprès de lui, dans la promiscuité du lit de camp, amarrés par les pieds et maintenus dans une diète économique, combien en avait-il vu mourir de jeunes gens aux beaux muscles forts et saillants comme ceux d'un antique joueur de palestre.

Leur peau était d'abord devenue trop lâche pour leurs muscles qui avaient fondu peu à peu; leur ventre s'était creusé en bateau; leurs yeux paraissaient plus brillants et plus caves dans les orbites décharnés dont la profondeur s'accusait davantage sous les pommettes saillantes. Puis, peu à peu, l'anémie, faisant son œuvre lente et sûre, après les avoir émaciés comme des phthisiques, les rendait obèses. Peu à peu, sous leur peau de plus en plus pâle, les veines se gonflaient et devenaient transparentes. Le sang qui circulait en elles n'était plus guère que de l'eau rougie, une eau envahissante qui suintait hors des vaisseaux sans tonicité pour la retenir. Sous la peau trop large, elle s'épandait en larges nappes, gonflant les tissus où les doigts laissaient les empreintes. Le ventre ballonnait et devenait énorme; les jambes et les bras prenaient les proportions de ceux d'un colosse de foire; la figure semblait une pleine lune; les paupières, épaissies et lourdes, étaient presque transparentes. Les malheureux gonflaient comme des bonshommes de baudruche; l'eau montait toujours, comprimait les poumons dans une lente asphyxie, et, finalement, arrêta le cœur.

Pas même un bout de natte pour linceul: un trou de terre et la charogne allait pourrir....

D'autres, entrés en pleine santé, se bistraient de plus en plus sous l'action de la fièvre. Par les chaudes journées du mois de juin, tour-à-tour, ils grelottaient de froid et brûlaient de l'incendie allumé en eux par les miasmes palustres....

Ou bien la diarrhée et le choléra venaient, de temps en temps, nettoyer la prison et donner leur exeat à ces fantômes décharnés.

Ils ne savaient rien des événements du dehors. Parfois, au lointain, ils entendaient bien des bruits de fusillade, le tonnerre du canon, le grésillement des mitrailleuses; une lueur rouge, aperçue à travers les fentes de leur paillote, leur annonçait bien quelque incendie, mais ils ignoraient si les pirates se battaient entre eux ou si un peuple vengeur venait pour exterminer ces maudits....

Un matin, au soleil levant, grand émoi, grand bruit dans la citadelle de Son-Tây; les *Pavillons Noirs* affairés courent sans ordre de tous côtés. On entend des cris, des commandements, des colloques précipités, puis un grand roulement de tonnerre.

Des feux de salve. Les clairons français lancent, dans le jour qui se lève, leur claire fanfare. La charge entraînée résonne pendant que, du fleuve, les canonnières font pleuvoir les obus et les boulets sur la ville. De la Citadelle répondent les coups de feu; les fusils de contrebande vendus à la Chine commencent à parler. Les vieux pierriers à boulets de granit, les canons de bronze, les canons rouillés, mal montés, essaient de riposter à nos pièces de campagne. Les étendards, bizarrement découpés, portant des figures de dragons et des lettres blanches, s'enlèvent et flottent au milieu de la mêlée. Dans leur long porte-voix de cuivre, les chefs

chinois en habits de guerre donnent des ordres avec des intonations qui, répétées par les trompes de métal, font l'effet de mugissements lugubres.... Puis ce sont des cris de douleur et de malédiction. Les faces jaunes tombent comme les feuilles de bambous par un vent d'orage. Nos pièces font des trouées dans les murs, nos obus incendiaires allument les maisons de chaume. Nos balles ne s'égarent pas; chacune couche son homme. Les fanfares se rapprochent triomphales. Les *Pavillons Noirs*, battus et démoralisés, fuient en déroute. La nuit tombe. Le lendemain, la même scène recommence, les balles frappent avec plus de force. On entend l'éboulement des tours de la citadelle..... Enchaînés sur les lits de camp, les prisonniers ne savent ce qui se passe. Ils sont sans riz depuis trois jours.....

Le lendemain, tremblants de fièvre, de faim et de peur, ils entendent la fusillade plus proche, tout à côté d'eux; ils voient les *Pavillons Noirs* se préparer en hâte, à une fuite générale, essayant de sauver, avec eux, quelques objets de valeur. La nuit revient encore. Les bruits disparaissent dans la citadelle....

Le lendemain, nos soldats entrent dans la place qui, par endroits, semble un charnier, et plantent sur les fortifications le pavillon français.

C'est alors qu'au fond d'une paillote sordide, transi de peur, Nguyễn-van-Luc dit *Son-Tây* fut découvert. Un groupe de légionnaires et de matelots en goguette avait fait cette grotesque et précieuse trouvaille.

Briser ses bois de justice fut l'affaire d'un instant. Le malheureux, ahuri, se demandait si on lui ôtait sa cangue pour lui couper le cou. Puis, se voyant les mains libres, amené au dehors, ébloui de grand jour, il se prosternait, faisait des laïs, riait et se prosternait encore dans des postures contorsionnées, maladroites, drôles et suppliantes.

Nos troupes occupaient maintenant la citadelle. Les magasins de riz éventrés laissaient comme des fleuves, couler le grain, et Son-Tây, affamé pendant ses longs mois de captivité, se ruait à des festins qu'il n'eût jamais osé rêver....

Un jour, pourtant, repris de la nostagie du vagabondage, Son-tây disparut....

*
* *
*

Il tomba à Hanoi, un beau matin. Loqueteux, difforme, grotesque, sale, à demi-fou, il fut la risée des enfants et des Européens. On lui jeta des sous. *Son-Tây* fit des grimaces, les sous tombèrent drus. Il y avait là le germe d'une idée. L'idée mûrit et *Son-Tây* l'exploita.

Et maintenant, le soir, vers cinq heures, lorsque, aux terrasses des cafés, l'absinthe verdâtre et opaline fait châtoyer, en les colorant, les blocs de glace dans les longs gobelets, *Son-Tây* arrive....

Affublé d'un chapeau de femme, d'une tunique de gendarme, d'un sabre de bois, la figure peinte comme celle d'un clown par quelque facétieux, il obtient un franc succès de fou rire :

— « Allons ! *Son-Tây* ! Fais-nous *Son-Tây* ! »

Et voilà le comédien qui se met en posture. Il mime, avec de rauques éclats de voix, la prise de la ville. On entend d'abord ses imitations de cris de coqs annonçant l'heure matinale. Puis sort de sa gorge un « boum ! » sourd et prolongé : c'est le premier coup de canon que tirent les Français, dans le lointain.

Son-Tây s'agenouille dans la position d'un artilleur qui pointe sa pièce. Il tient la ficelle en mains. Il tire . . . « Boum Boum ! Boum ! . . . Cra — cra-ra-ta-pla ! » . . . C'est le grésillement et le crépitement des balles. . . . »

« Boum . . ! Boum . . ! » La canonnade recommence. Il se lève. De ses deux mains il fait un porte-voix. Puis, avec des intonations sauvages, il jette les cris rauques et gutturaux des *Pavillons Noirs*. Le voici devenu chef pirate. Il donne des ordres inarticulés, avec de brusques éclats de voix, des sons prolongés et sinistres. . . .

« Boum ! . . . Boum ! . . . » fait-il. C'est le canon qui chante de nouveau.

— « En avant ! Marche ! . . . Pa-ra-ra-ta-pla ! . . . » C'est la grêle des balles . . . Le coq ne chante plus . . . Les sons de trompes des mandarins se font plus rares . . . On entend de courtes notes de clairon. « Boum ! . . . Boum ! . . . »

Il pousse un grand cri : il a été touché par une balle ! Puis il articule des grognements et se tord sous la douleur de sa blessure. Il se relève à demi et retombe immobile, mort : le pirate a été tué par les Français, . . .

Mais au bruit joyeux et clair que font les sous et les pièces blanches tombant sur la chaussée, *Son-Tây* ressuscite . . . Il ramasse la recette, fait des laïs, salue et s'en va. Il se rend dans un autre café où il recommence sa mimique, toujours la même. La recette est toujours fructueuse.

Les poches pleines, ayant à présent de quoi vivre un mois sans travail, il rentre chez lui où sa femme très respectueuse de ce héros, lui tend la soupe et le bol de riz préparé pour lui.

Son-Tây prend son repas, boit son *choum-choum*, bat sa femme, puis s'en va dans un tripot indigène où on le vole et où il perd jusqu'à sa dernière sapèque. Il recommencera demain. Il recommencera toujours. Toujours il ira jouer ses sous avec l'espoir d'édifier une fortune qu'il n'atteindra jamais . . .

A l'heure moins accablante de l'apéritif, il reviendra jouer la prise de *Son-Tây* jusqu'au jour où, contrefaisant le mort, frappé en pleine poitrine, le vieux vagabond, usé par sa captivité, par le jeu et par l'alcool, ne se relèvera plus et où les gamins qui papillonnent autour de lui ramasseront sa dernière recette.

Alors, on s'étonnera de le voir rester si longtemps à terre. On s'approchera de lui et l'on s'apercevra qu'il ne respire plus . . .

Le patron du café prévient la police. Un brancard l'emportera. Puis aux sons du tam-tam, des cymbales, des violons et des flûtes, on ira coucher pour toujours dans un coin perdu des vastes rizières, ce vieux corps contrefait et drôle qui, tant de fois, aura joué, en grimaçant et en riant, le drame sinistre de la mort. (1)

Victor LE LAN.

(1) *Sontay* est mort, en effet, peu de temps après que le docteur Le Lan lui eut consacré cette vivante chronique. Sa fin, au fond d'une case, fut moins théâtrale que ne le prévoyait notre ami . . . Mais qui donc encore, parmi les *Anciens*, se souvient de *Sontay* le Saltimbanque ? Et de Le Lan lui-même, cet artiste, ce poète à l'allure un peu bohème, chez qui la *flamme* survivait, pourtant, passée la cinquantaine, au point de le guider jusqu'au *front*, en cette plaine d'Alsace où il trouva la mort des braves ?